LA FILLE DU REVOLUTIONNAIRE

PREMIÈRE PARTIE

93

CHAPITRE PREMIER

LE TRAITRE

Au milieu des marronniers, des platanes et des trembles, au milieu des verts crus et cendrés, une masse rouge apparaîssait.

C'était Kermarc.

Tel il était il y a cent ans, tel il se montre aujourd'hui encore. La Révolution, qui a la prétention de tout détruire, l'a laissé debout, l'oubliait, ou n'ayant pas le temps de le démolir. Kermarc est donc demeuré un beau logis, un riche domaine ; son toit abrite aujourd'hui des espérances et des joies. Malgré tout et malgré tous, après l'orage revient le soleil. Mais si cette retraite est à cette heure paisible, il n'en fut pas toujours ainsi. A l'époque où commence cette histoire,—écho exact de souvenirs fidèles et précis,—Kermarc fut le théâtre de drames lugubres et sanglants, comme on en rencontre à chaque page du livre rouge de la Révolution française.

Un soir d'été du mois d'août de l'année 1793,—de messidor an II, comme allaient dire quelques mois plus tard les égorgeurs qui s'affublaient du titre de patriotes,—Kermarc semblait plongé dans une léthargie profonde. Toutes les fenêtres de la façade demeuraient sombres. Une seule lueur filtrait entre deux rideaux du rez-de-chaussée, tirés avec soin. Malgré une chaleur étouffante, cette lueur disait que le château, triste et lugubre en ce moment, était cependant encore habité. Par contre, de l'autre côté du bâtiment, les lampes flambaient, la livrée veillait. Pauvre livrée, à cette heure elle était bien modeste. Dans ces sombres jours, nombre de laquais avaient été remerciés depuis longtemps. Il ne restait plus guère que les gens qui faisaient partie de la famille, les désintéressés, les fidèles, ceux qui avaient élevé leurs seigneurs, ou avaient grandi avec eux.

Dans la vaste cuisine de Kermarc, autour d'une table encombrée, par la desserte, des domestiques étaient encore assis. C'était la cuisinière d'abord, Françoise, une de Savenay, qui frisait la soixantaine et gardait toujours bon œil et bon pied. Aimant ses maîtres, dévouée, honnête, Françoise avait la tête près de la coiffe et ne se laissait pas intimider par le récit des horreurs révolutionnaires que depuis bien des mois, elle entendait chaque jour. Venaient ensuite des filles de chambre, des laveuses de vaisselle, un vieux piqueur, nommé Noël, qui n'avait plus rien à faire à Kermarc, et y prenait ses invalides ; en France, à cette heure, il n'y avait plus qu'une chasse, la chasse à l'homme. Et enfin, Jean le cocher, vieux également, auquel Françoise reprochait souvent son intempérance.

Tous ces serveurs, à part un jeune garde-chasse, qui, couché sur une chaise, s'était endormi au coin de la cheminée, son chien à ses pieds, étaient groupés autour de la table, et là, tête tendue, bouche béante, écoutait un jeune paysan qui, tout affairé venait de pénétrer dans la cuisine.

Il avait fourni une longue course, le pauvre ! Ses traits fatigués, l'avidité avec laquelle il dévorait les aliments que Françoise avait mis devant lui, le prouvaient surabondamment. Les longues mèches de ses cheveux bruns restaient collées à son front ; il les re-